

ple d'Amsterdam les tombeaux, les statues des marins qui ont servi la république avec le plus de gloire. Cette consécration du patriotisme par la religion est imposante. Puisque ces monuments inspirent l'amour de la patrie, pourquoi d'autres statues, ou les mêmes, si les héros qu'elles représentent ont eu les vertus chrétiennes, n'inspireraient-elles pas l'amour de la patrie céleste ?

Les protestants jugent idolâtriques nos invocations des saints : notre langage cependant est clair ; nous disons à Dieu : *Exaucez-nous, aux saints, Priez pour nous.* Des expressions si différentes attestent que nous n'avons pas l'absurdité de confondre le secours des saints avec la puissance de Dieu. Il y a plus, c'est un article de foi que les saints n'appellent sur nous la miséricorde divine que par l'intercession du Christ, unique médiateur.

Le protestant approuve que si l'on rencontre un homme pieux qu'on respecte et dont on est aimé, on lui dise : *Priez pour moi.* Nous adressons la même demande aux saints. L'Eglise, dans un sens de ce mot, est la grande famille composée de tous les fidèles ; les uns habitent la terre, les autres sont au Ciel ; les uns invoquent des secours, un appui, au milieu des épreuves qu'ils ont à traverser ; les autres, affranchies des peines de la vie, appellent la bonté céleste sur leurs frères souffrants ; et tous ensemble célèbrent la gloire de l'Éternel. Ce serait mutiler le Christianisme que d'en retrancher cette fraternelle et sainte unité.

XXXVII. — J'aime à penser qu'on ne verra plus de persécutions, plus de guerres religieuses, l'alliance de ces mots fait horreur ; mais la différence de religion nuit aux relations privées, jette de tristes divisions parmi les habitants de la même cité, et jusqu'au sein des familles. Le dix-neuvième siècle, j'en conçois l'espérance, ne s'achèvera pas sans voir reprendre l'œuvre de réunion tentée par Bossuet, à une époque où le succès était plus difficile.

Pour préparer cette réunion qui fera ressaisir de joie le Ciel et la terre, montrons-nous toujours justes, affectueux, serviables envers des frères abusés. On a beaucoup obtenu pour réunir les esprits, quand on a rapproché les cœurs.

Ils ignorent combien ils sont mal, ceux qui exagèrent les principes catholiques ; et qui, sans le vouloir, altèrent ainsi la parole de Dieu. Ils effrayent des âmes qu'il faudrait encourager ; leur langage amer éloigne des personnes qui s'avançaient vers eux. La voix de la charité produit des effets bien différents. Il y a peu d'années, une dame américaine que frappaient les preuves de la religion catholique, restait cependant protestante. Comment, disait-

elle à un des vénérables curés de Paris, comment pourrais-je adopter une religion qui ordonne de croire que mon père, ma mère, mes amis les plus chers, sont livrés aux feux éternels ! La véritable doctrine de l'Eglise sur le salut lui fut exposée par le digne prêtre ; et cette femme, heureuse des lumières qui rendaient la paix à son âme, embrassa le Catholicisme.

A continuer.

Littérature.

L'ANTE-CHRIST.

DEUXIÈME VOLUME.

VII.

Le Ciel et la Terre.

(Suite.)

Le concierge empocha la montre d'un air assez rogue et quasi protecteur. Bien que le digne homme eût été payé au delà deses gages, évidemment il s'attendait à un plus généreux pourboire. Le veillard remarqua cette disposition et ne put s'empêcher de sourire. Il choisit quelques papiers dans un tiroir, les jeta au foyer, et quand ils furent consumés prit son bréviaire et son bâton.

—Vous sortez ? — demanda familièrement le concierge.

—Pour ne plus revenir.

—Ah ! bah !

—Adieu, mon ami ; puissiez-vous trouver un maître plus heureux et plus riche.

Il prononça ce dernier mot sans amertume, puis descendit lentement l'escalier. Arrivé dans la rue, il s'appuya sur son bâton, et regarda à droite et à gauche, indécis sur le chemin qu'il devait prendre. Après avoir un instant réfléchi, il se décida à retourner aux Carmélites.

—Sœur Marie peut avoir besoin d'un dernier conseil, — se dit-il en hochant la tête.

Et aussitôt il se remit en marche, hâtant le pas autant que lui permettait sa faiblesse. Un quart d'heure après il se trouvait assis sur le banc de chêne d'un parloir obscur et boisé, devant une grille épaisse, que doublait un rideau d'étoffe brune, à peine assez entr'ouvert pour donner passage au son de la voix.

—Ma Sœur, — disait-il à une personne qu'on ne pouvait apercevoir, — je quitte Paris pour toujours ; je le pense ainsi du moins, et avant mon départ, j'ai voulu vous vous entretenir une dernière fois des deux enfants que je vous ai confiés, et qui bientôt sous votre direction, deviendront l'une et l'autre des anges devant Dieu et leurs sœurs.

—Désirez-vous les voir, mon père ? —

répondit d'un accent doux et faible une femme dont l'âge devait être fort avancé.

—Je suivrai en cela ce que décidera votre prudence.

—Si vous le trouvez bon, je me contenterai de transmettre vos adieux à sœur Madeleine et je vais faire appeler sœur Marie.

—Je ne puis qu'applaudir à ce jugement. Il est inutile de réveiller au fond du cœur de la pauvre Madeleine le moindre souvenir du passé. Je me contenterai de prier pour elle. Veuillez même ne lui parler aucunement de moi. Qu'elle marche sans tourner jamais la tête en arrière et les yeux toujours au ciel, où il y a plus de joie pour un pécheur repentant, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

La supérieure ajouta :

—Sœur Madeleine est une sainte ; ses exemples, plus que mes paroles, contribuent au maintien de la plus stricte observance, et tant de ferveur, d'abnégation et de zèle obtiendraient du Seigneur des miracles.

—Et sœur Marie ? — fit le veillard en soupirant.

—Celle-là est tout ensemble la fleur et le flambeau du Carmel.

Après un instant de silence on entendit une porte s'ouvrir, puis se refermer, et la supérieure ajouta :

—Voici sœur Marie, mon père.

Le veillard tressaillit vivement et se leva :

—Ma fille, — dit-il en s'approchant, — bien que depuis longtemps vous exprimiez avec facilité vos pensées en français, veuillez, pour ne point trop abuser des instants, demander à madame la supérieure la permission d'user de votre langue maternelle pendant cet entretien que vous lui traduirez ensuite.

Quelques mots furent échangés de l'autre côté de la grille, et bientôt l'harmonieuse voix de la jeune fille reprit :

—Mon père, que votre volonté soit faite.

A partir de ce moment, la supérieure, qui crut de son devoir d'assister à la conversation, cessa de la comprendre. Pour épargner une semblable mésaventure à l'intelligence du lecteur, nous prendrons la liberté de substituer, dans les répliques suivantes, le langage vulgaire à l'arabe, procédé dont chacun sans doute ne tardera pas à reconnaître l'incontestable avantage.

—Ma fille, — disait le prêtre, — si vous avez à me révéler un désir, une crainte, un espoir, hâtez-vous, car je suis vieux et je retourne au désert.

—Je le sais, répondit-elle, — mais de ces murs au Sinaï la distance n'est point telle qu'une pensée ne puisse rapidement la franchir.